

Journal d'un coopérant
Morin : Comment ça va avec la douleur?
Journal d'un coopérant — Canada [Québec] 2009, 91 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 265, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63439ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2010). Review of [Journal d'un coopérant : morin : Comment ça va avec la douleur? / *Journal d'un coopérant* — Canada [Québec] 2009, 91 minutes]. *Séquences*, (265), 42–42.

Journal d'un coopérant

Morin : Comment ça va avec la douleur ?

Que l'on éprouve face à **Journal d'un coopérant** un profond trouble constructif ou une impression quelconque d'inconfort résulte de nous seul. Qu'on l'aime ou non, que l'on adopte la vision intransigeante de Robert Morin ou non, ce nouveau projet, plus radical et provocateur que jamais, suscite de force les réactions et se doit d'être débattu.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

Journal d'un coopérant, c'est le journal vidéo de Jean-Marc Phaneuf (Robert Morin), qui se rend à Ujama, en Afrique subsaharienne, à titre d'électricien coopérant pour *Radio du Monde*, une ONG qui y installe et rénove des radios. **Journal d'un coopérant**, c'est d'abord un contexte de création novateur, un véritable tour de force quant à la genèse d'un concept filmique conciliant différents médias et un objet ouvrant à des possibilités narratives encore inconnues. Du 3 décembre 2009 au 29 janvier 2010, sur un blogue homonyme (*journalduncoopérant.com*), le vidéaste diffusa ce premier film québécois issu du Web sous forme de courtes capsules chronologiques avec une version définitive présentée en clôture aux Rendez-vous du cinéma québécois. Conviés à interagir avec Phaneuf/Morin, les internautes contribuèrent à modifier potentiellement le cours des événements, s'engageant ainsi dans cette vérité en chantier, dans ce mensonge en devenir, dans cette simulation interactive dont on est aussi le héros.

À la fois expérience personnelle et collective, voyage réel et fictif, cet essai filmique aboutit à une mise en abyme féconde : le cinéaste s'invente un personnage qui lui-même se projette dans un univers virtuel en se fabriquant un protagoniste dans un jeu vidéo risible. Rarement un film n'aura autant poussé les limites du *documenteur*, n'aura autant réfléchi et reconfiguré cette même question des incessantes alliances du documentaire et de la fiction — mentionnons tout de même les travaux de Peter Watkins, Jean Rouch, Robert Kramer, Claire Simon, Ulrich Seidl, Eric Khoo, Sophie Desrapes.

Afrique modèle réduit

Journal d'un coopérant, c'est une fiction à laquelle viennent se greffer des capsules du réel. Et c'est peut-être aussi une œuvre sur l'Afrique. Ni film anthropologique, ni document ethnologique, le film n'évite pas les lieux communs, exhibant une Afrique accablée par la pauvreté, la famine, la guerre, la maladie, les inégalités sociales et s'adonne même parfois au tour touristique : visite des marchés et des centres de santé, balade en voiture avec musique africaine extradiégétique et girafes filmées en contre-jour. Le créateur Morin pointe ici la propre contradiction de sa création : bien que Phaneuf condamne les équipes de reportage qui, selon lui, «font le plein d'exotisme et de catastrophe», son journal de voyage tend lui-même à un portrait-choc de l'Afrique. Les capsules désopilantes (baignade avec sa collègue Pauline, à la plage; «démêlage de spagate» où Morin désentortille les fils des émetteurs radio) semblent

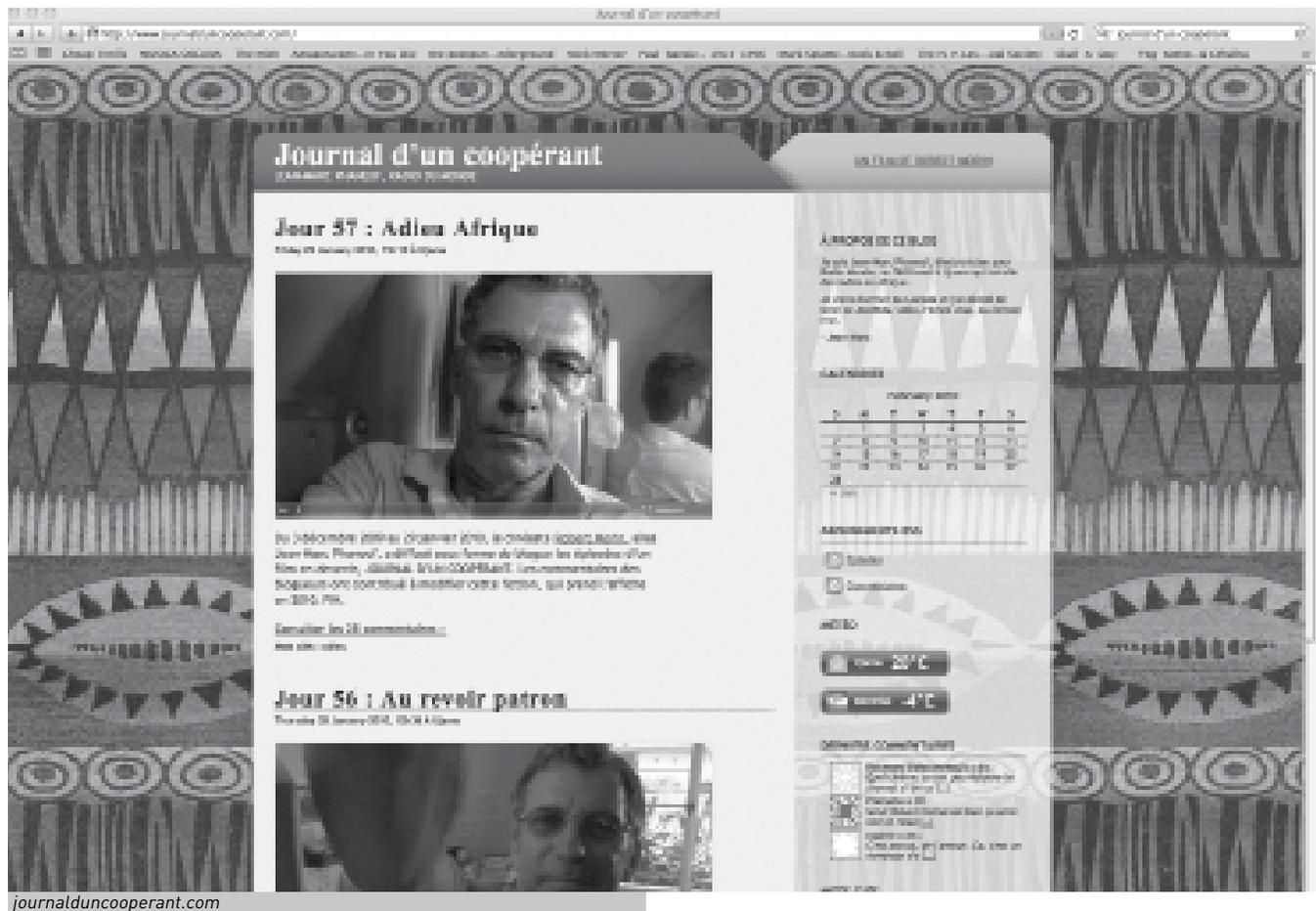
venir meubler et apaiser un contenu favorisant les scènes qui ébranlent prises sur le vif. Une femme sidéenne se confie. Un procès populaire implique un homme qui a coupé les bras de sa femme parce qu'elle lui a donné une fille. Une dame se fait arracher une dent à froid. Des pleureuses veillent deux cadavres fraîchement abattus gisant au bord de la route... Le réel, on l'aura compris, est parfois plus créatif et inventif que la fiction, pour le meilleur et pour le pire. Et subjugué autant que nous par certaines tournures de la réalité, Morin se donne le droit de témoigner de cette vérité imbuvable. Mais au final, son projet s'avère d'une faible portée documentaire, trop occupé à exposer une peinture sensationnaliste de l'Afrique, trop entêté à exhiber une vérocité notoire, aussi douloureuse soit-elle.

Tout l'objectif du cinéma de Robert Morin est de s'octroyer un point de vue, d'offrir une configuration nouvelle d'événements connus. Le cinéaste a compris que le cinéma documentaire demeure parfois inapte à divulguer certains faits souterrains que seul le cinéma de fiction, dans certains cas, est capable de dévoiler. D'où l'importance de l'imbrication docu-fiction chez lui, qui permet de mettre en images ces vérités à partir de données fictives, de la manière la plus tangible possible. Et d'où l'intérêt du regard subjectif chez lui, qui nous fait accéder, de l'intérieur, à ce réel dont les médias ne peuvent et ne veulent rendre compte.

Moi, un Blanc

Journal d'un coopérant, c'est l'Afrique à la première personne du singulier, vue par le prisme de la subjectivité de Phaneuf, dont l'investigation débouche sur un constat terrible : l'aide humanitaire n'est qu'une illusion, une utopie. **Journal d'un coopérant**, c'est surtout une critique violente et intransigeante de l'imposture de la coopération internationale, c'est une diffamation de notre laideur, de notre contradiction face à notre volonté d'aider les pays du tiers-monde.

On a souvent accusé l'avocat du diable qu'est Morin d'humaniser des *nobodies*, *losers*, *fuckés*, *trisos*, *schizos*, *junkies*, des profiteurs, des escrocs, alors qu'ils ne sont que des êtres humains perpétrant parfois des gestes inhumains. Le dénouement du récit, aussi inattendu que déroutant, opère une traversée des apparences : les motifs de l'aide de Phaneuf s'avèrent pour le moins douteux et servent ses propres intérêts. La finale vient étoffer vertigineusement le contenu critique et le concept même du film : les ONG, Morin et Phaneuf campent tous un personnage, et ce, sans y déroger. Et l'on comprend où l'enfant terrible du cinéma québécois veut en venir : aller jusqu'au bout dans sa dénonciation, à défaut d'en perdre



journalduncoopérant.com

quelques-uns. Le charme d'une fiction aux allures documentaires, c'est d'abord d'accepter la dérive et de se laisser berner. Mais l'épilogue choque les consciences : conclusion dispersée, méchante, malsaine, fêlée, perverse, indécente, dévastatrice, ont écrit certains internautes outrés.

Quiconque filme, filme à douleur

Journal d'un coopérant, c'est un film-sensation animé d'un grand désir de provocation, de subversion, c'est un film limite qui joue à la fois avec notre confiance et nos attentes, c'est un film-choc qui nous laisse perplexes quant à la nature de notre relation avec les images. En effet, Morin nous force à entreprendre une relecture des plans vus plus tôt. Et un doute s'installe quant à la valeur documentaire de certaines scènes qui précèdent la fin, insoutenable et indubitablement mises en scène. Et le spectateur n'a d'autre choix que celui de se sentir voyeur et extérieur devant ce journal de voyage qui se transforme peu à peu en trip exhibitionniste.

Ce qui peut rebuter dans **Journal d'un coopérant**, c'est l'épilogue scandaleusement sensationnaliste extérieur à la réalité africaine. Ce qui peut froisser, c'est la critique pessimiste de l'aide humanitaire : selon Morin, une part de l'appui occidental, tel celui apporté récemment en Haïti, tiendrait de l'hypocrisie. Certains reprocheront peut-être aussi à Morin d'aborder une réalité qui

dépasse la fiction, une réalité avec laquelle il ne faut pas jouer et où le dispositif docu-fiction devrait être désamorcé. D'autres souligneront peut-être qu'il sert ses propres intérêts en tant que cinéaste, exploitant lui-même des Africains et retournant chez lui, film en poche. Mais c'est justement ce genre de débats éthiques que veut susciter le cinéaste, qui n'a d'ailleurs jamais donné dans la demi-mesure et la dentelle (de par son titre même, **Le Nèg'** s'attaque au problème du racisme, sans compromis ni bon goût). Questionnant ce qu'il est permis de filmer et de montrer, Robert Morin forge un cinéma déstabilisant et saillant qui mérite d'être mis au monde, même s'il doit se compromettre un peu pour y parvenir.

Journal d'un coopérant, c'est donc un ciné-mal qui nous confronte aux monstruosité du réel, qui nous oblige à percevoir d'un œil différent ce que notre regard tente à tout prix d'éviter. **Journal d'un coopérant**, c'est un ciné-malaise qui nous précipite vers des retranchements inconfortables, qui nous coince dans des recoins obscurs de la pensée. **Journal d'un coopérant**, qu'on l'aime ou non, c'est finalement du très grand cinéma.

■ Canada [Québec] 2009, 91 minutes — **Réal.** : Robert Morin — **Scén.** : Robert Morin — **Mont.** : Michel Giroux — **Son.** : Louis Collin — **Int.** : Robert Morin (Jean-Marc), Jani Alban (Mathilde), Patrice Faye (Jacques), Rémi Muirwa Ciza (Léopold), Capitaine Madimba (Omar) — **Prod.** : Stéphanie Morissette — **Dist.** : Atopia.